



Dans le monde et pour le monde, mais pas du monde

Aline Pinnares - CIRIC

Comment ne pas être interpellé en permanence par ces paroles de Jésus : « Ils ne sont pas du monde comme moi je ne suis pas du monde (...) Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les envoie dans le monde. » (Jn 17, 16-18)?

Le P. Xavier Durand traduit ce paradoxe par une question qui nous concerne autant que le Christ en sa vie terrestre : « S'il vient de Dieu, quelle est sa relation avec le monde mais s'il est dans le monde quelle peut être sa relation à Dieu ? » Comment vivre dans la foi cette tension, en particulier dans le ministère de diacre qui s'y inscrit presque par définition ? Faire route et agir avec d'autres ne partageant pas (totalement) les valeurs évangéliques peut conduire à des situations inconfortables voire à des formes d'objection de conscience. Dans deux domaines différents, la bioéthique et la militance associative, les diacres Matthieu Acien et Jean Duquesnois racontent comment ils s'efforcent d'assumer cette tension au quotidien.

L'esprit du monde ne nous est pas seulement extérieur : nous sommes nous-mêmes influencés par l'atmosphère que nous respirons. Invités à ne pas nous conformer à l'esprit du temps, nous ne devons pas non plus rechercher un illusoire retrait des affaires de ce monde. Deux tentations qui guettent sans cesse chacun de nous, les groupes ecclésiaux voire l'Église dans son ensemble, comme le rappelle Christian Pian, diacre enseignant à l'Institut Catholique de Paris. Celui-ci nous invite à revisiter le concile Vatican II, qui a constitué un tournant majeur dans la façon d'envisager les rapports de l'Église et du monde, et particulièrement sa constitution « L'Église dans le monde de ce temps », point culminant de cet aggiornamento. Ne manquons pas de méditer le commentaire du P. X. Durand à propos de Jn 17, 19 : « Paradoxalement, ce n'est que dans le monde que cette sainteté pourra se manifester et être reconnue en ceux qui accepteront que leur vie soit "sanctifiée" ». ▀

J.-F. Delarue

Enfoui dans le terreau humain

L'appel de Jean Duquesnois au diaconat est étroitement lié à son parcours professionnel auprès de personnes en difficultés médico-sociales et à son engagement dans la vie socioculturelle du quartier populaire des Hauts-de-Chambéry depuis plus de 30 ans. Témoignage.

Jeune retraité, j'assume aujourd'hui la présidence d'une régie de quartier qui se définit comme un lieu de développement du lien social, de l'insertion par l'activité économique pour les personnes éloignées de l'emploi. Je suis vraiment heureux dans cet engagement associatif au service des habitants de ce quartier. Et je rends grâce à l'Esprit de m'avoir guidé à l'heure des choix. Parallèlement, je partage une aventure musicale dans une compagnie de neuf chanteurs dans des programmations où nous faisons éclater les frontières – à notre avis artificielles – du sacré et du profane. Ces deux mondes, celui du social et celui du culturel, ne sont pas très éloignés au regard de l'esprit qui les anime : désir de création, envie de communiquer, d'exprimer les joies et les peines de nos vies, permettre à des personnes, à des groupes de se révéler avec leurs richesses et leur désir de vie.

Dans ces contextes, je vis ma place de

chrétien-diacre en essayant d'être présent et accueillant à toutes ces personnes, en demandant à Dieu d'avoir le regard, les gestes, les paroles, les attitudes tels que Jésus les aurait à ma place. Ce qui n'est pas une mince affaire. Car il s'agit bien, dans toutes ces activités, de manifester par un témoignage humble, engagé, solidaire, que le Dieu de Jésus-Christ est proche de nous et qu'il est à l'origine de nos envies et de nos efforts pour rendre nos milieux de vie plus humains.

Ma mission dans le socioculturel, inscrite dans ma lettre de mission, est comme enfouie dans ce terreau humain. Comment ne pas vivre alors comme un paradoxe de sentir monter en soi la louange à Dieu pour tous ces dons constatés, reçus de Lui par mes frères et sœurs dont je partage une partie de la vie, et de le vivre en silence au nom du respect de chacun dans sa liberté de croire ou de ne pas croire ? La vie à Nazareth et la vie publique de Jésus me paraissent intimement mêlées dans mon engagement missionnaire, même si la première l'emporte largement sur la seconde. Lui, Jésus, le maître de la vie, pouvait dire devant la foule, chez le publicain, « *le salut est arrivé dans cette maison* », ou devant le centurion romain, considéré comme païen, « *je n'ai jamais vu une telle foi en Israël* ».

Dans les mains de Dieu ma mission

Il m'arrive – mais c'est assez rare – de dire explicitement à une personne rencontrée combien Dieu nous aime, combien sa générosité trouve sa source en Dieu. Par

■ **Jésus Christ est à l'origine de nos envies de rendre nos milieux de vie plus humains.**



Alain Pinoges – CIRIC

La vie à Nazareth et la vie publique de Jésus me paraissent intimement mêlées dans mon engagement missionnaire.

contre, la plupart des personnes que je côtoie m'identifient comme diacre, sans pour autant exprimer une interrogation, une remarque, une contestation. Le désintérêt semble apparemment l'emporter.

Je vis ainsi une tension entre mon désir d'annoncer la bonne nouvelle de l'Évangile à des personnes en attente de sens, de repères, et le fait de ne rien pouvoir dire, sauf à vouloir brusquer. Je ne peux assumer cette tension qu'en remettant sans cesse dans les mains de Dieu ma mission, en reconnaissant que le véritable acteur est l'Esprit de Dieu lui-même. Ma communauté paroissiale, la fraternité diaconale, la formation ecclésiale, la vie spirituelle personnelle et en groupe (CVX) sont pour moi des lieux importants dans la prise en compte de ce paradoxe et de cette tension.

Ma foi elle-même est provoquée devant la grandeur des mystères de l'incarnation, de la résurrection, qui me dépassent et dont je ne peux rendre compte auprès de ceux que je fréquente, quand l'occasion se présente, qu'en termes maladroits, approximatifs. Comment faire une place à notre Dieu Trinité, tout puissant en amour, et en même temps vulnérable à cause même de son amour infini, dans notre humanité si puissamment habitée par le culte des idoles du paraître, de la réussite dans la vie ?

Plus grand est mon cheminement avec les hommes...

Notre foi en Dieu dont l'amour se révèle dans son Fils sur la croix heurte fortement les musulmans que je fréquente dans la régie de quartier. Ils y sont majoritaires. Cela me rappelle les paroles de saint Paul parlant de la croix de Jésus : « scandale pour les juifs, folie pour les païens ».

L'expression artistique par l'art vocal, en abordant des œuvres marquées par la culture chrétienne, peut donner l'impression d'un rapprochement entre

Dieu, son mystère, et les chanteurs. Que se passe-t-il en effet dans le cœur de chacun dans l'interprétation d'un *Stabat Mater* ?

Ma place dans l'Église est importante pour signifier sa vocation d'être servante comme le Christ. Il me faut contribuer à construire l'Église et ma vocation diaconale s'inscrit dans cette volonté. Autrement dit, plus grand est mon cheminement avec les hommes, plus fort doit être mon désir d'appartenir à l'Église, de m'en sentir responsable, à mon humble place. Cette attitude fondamentale n'est pas toujours facile à tenir quand les critiques contre l'Église occupent les conversations et qu'il arrive que je n'approuve pas moi-même certaines orientations ou décisions prises par mon Église. Comment aussi faire comprendre aux personnes rencontrées le bien-fondé de positions ecclésiales par rapport à la vie en société, sans qu'elles se sentent jugées, voire exclues ?

Pour conclure, il me semble qu'être dans le monde sans être du monde met principalement en jeu deux principes :

- D'abord la reconnaissance de la dignité de la personne humaine : « *La personne humaine est et doit être le principe, le sujet et la fin de toutes les institutions* »¹

- Puis la solidarité, qui représente une condition essentielle de notre vie commune sur la terre. « Tous sont vraiment responsables de tous »²

« Ces deux grands critères mais aussi combats de l'Église catholique ne sont pas, à l'évidence, l'exclusivité des chrétiens. Mais ceux-ci ont comme vocation spécifique de les relier au dessein de Dieu où ils trouvent leur ultime et inépuisable fondement »³. ▀

Jean Duquesnois, diacre

Diocèse de Chambéry

1 *Gaudium et Spes* n° 25

2 Encyclique de Jean-Paul II, *Sollicitudo rei socialis*, n° 38.

3 Jean Rigal : *L'Église en quête d'avenir*, Cerf p. 44

Un caillou bien visible

Quelque temps avant mon ordination, notre père-évêque donnait cette image du diacre, empruntée à la randonnée : « Lorsque l'on marche en montagne, le chemin est souvent formé de cailloux; il y en a des grands, des gros, des petits, des beaux, des quelconques et, de temps en temps, sur un caillou bien visible, bien placé, il y a une marque rouge et blanche qui indique le chemin. On n'y a pas mis la marque parce que c'était le plus beau, le plus grand, le meilleur ou le plus utile, mais simplement parce qu'il est bien placé, bien visible. Voilà le diacre, appelé pour le service de tous ».

Je suis médecin, responsable d'un service d'obstétrique qui assure chaque année un millier de naissances avec trois médecins à temps plein, trois médecins à temps partiel, une assistante et une quinzaine de sages-femmes, sans oublier les aides-soignantes, auxiliaires de puériculture et employés d'entretien. J'ai été ordonné diacre il y a deux ans et, dans ma lettre de mission, le témoignage en milieu professionnel tient la place centrale. Mon témoignage de chrétien concerne donc tous ceux que je rencontre : patientes, confrères, secrétaires, sages-femmes, administration... Immergé dans un milieu totalement laïque, je suis appelé à témoigner de ma foi, sans prosélytisme, par ma vie quotidienne. Lourde tâche qui, sans l'aide de l'Esprit, serait impossible, car mes actes et décisions, posés parfois de façon impulsive, ne sont pas toujours en accord avec ma foi ! C'est, au jour le jour, dans mes attitudes, dans mon discours que cela doit transparaître, sans aucun signe distinctif qui serait malvenu et même contraire à la loi. Pourtant, je suis moi-même étonné de me voir reconnaître de temps à autre comme chrétien par des personnes qui ne sont pas censées être au courant de mon statut ecclésial. Sans doute, mon attention à l'écoute, ma façon de considérer la femme dans sa

globalité (et non comme un ventre qui contient un bébé), ma compassion dans les situations difficiles (fausses couches, arrêts de grossesse à un stade avancé, découverte de malformations, etc.) et l'accompagnement que j'offre, favorisent-ils cette reconnaissance. En effet, dans ces situations, j'essaie de ne pas laisser la femme seule avec sa détresse et pendant son hospitalisation, je vais la voir pendant et après l'acte nécessaire ou qu'elle a décidé. Lorsque l'on est signe d'amour, de cet amour que Dieu nous donne, il y a forcément quelque chose qui passe.

Le souci des plus petits

Avec mes confrères, c'est plus délicat. Faire passer d'abord le souci des plus petits, de « ceux qui ne comprennent rien », passer pour celui qui « perd son temps » à expliquer ce « qu'elles ne comprendront pas de toute façon », n'est pas chose aisée. Il faut convaincre au quotidien que, lorsque l'on prend un peu de temps, on ne le perd pas ! Mon attitude face à l'interruption de grossesse, est claire et connue de tous : que ce soit dans le cadre de l'IVG avant 12 semaines par décision de la femme, ou plus difficilement, pour motif médical (malformation, trisomie 21...), je ne pratique pas cet acte. Dans le premier cas, mes positions étant

connues, il est rare que je sois sollicité. Cela pose certains jours quelques problèmes, surtout d'organisation, même si mes confrères admettent la clause de conscience que la législation nous permet : problèmes parfois difficiles à résoudre, de planning des gardes et de planification des actes d'IVG, surtout pendant les congés de confrères, ou pendant mes jours de garde. Je dois leur rendre justice, une solution a toujours été trouvée, sans friction. Il s'agit de témoigner de sa foi sans pour autant imposer son point de vue, laisser la femme libre de ses choix, d'autant plus libre que, face à la pression de la société en faveur de l'élimination du fœtus porteur d'un handicap, elle pourra entrevoir une alternative possible. Il ne s'agit pas de l'influencer mais de l'aider à grandir dans son attitude responsable en lui donnant tous les éléments pour qu'elle puisse choisir (être précis sur le diagnostic, le pronostic, proposer de rencontrer les pédiatres, les spécialistes, des parents d'enfants porteurs du même handicap, etc.). Mes confrères acceptent ma position et prennent en charge la réalisation des IVG, me donnant ainsi la possibilité de ce discret témoignage. Et je peux aller, sans participer à l'acte, jusqu'à accompagner ces femmes par ma présence discrète, dans la douloureuse décision du couple, d'interrompre la grossesse. La décision d'IVG pour malformation est très douloureuse, la grossesse étant désirée, et il m'apparaît juste d'accompagner ces couples même si je n'approuve pas l'acte.

Conduit par l'amour de l'autre

Mais ce n'est pas la seule situation où je peux être amené à une forme d'« objection de conscience ». Il ne s'agit pas de faire preuve d'opposition ou de contestation systématique mais, dans certaines situations humainement inacceptables, de s'opposer au nom du respect de l'homme ou de la femme. Ainsi, devant une décision de la direction prise à l'encontre d'une aide-soignante incapable d'assumer son poste pour raison de santé, décision privilégiant l'arrêt de travail plutôt que le placement, pourtant consensuel, dans un poste aménagé, il a

Alain Pinoges - CHRIC



■ *Témoigner de sa foi sans pourtant imposer son point de vue.*

fallu se mobiliser, faire bouger l'équipe des médecins et soignants, se réunir avec le DRH pour faire avancer le dossier dans le bon sens. La personne a pu conserver sa dignité et rendre de multiples services dans ce nouveau poste. On peut aussi citer une expérimentation sur les bracelets d'identité, que le service qualité a voulu faire en souhaitant munir chaque patient hospitalisé d'un code-barres ! L'idée, en soi, n'était pas mauvaise pour éviter les confusions d'identité, mais il est vite apparu que, sauf cas particuliers d'aphasie ou de confusion mentale, la plupart des patients sont capables de dire leur nom. Les « badger » ainsi revenait à les considérer comme des objets et à pénaliser le dialogue. Il a donc fallu s'élever contre cette mesure, toujours conduit par l'amour de l'autre, du plus petit, du vulnérable.

La prière quotidienne et l'oraison, avec la relecture de sa journée en présence du Seigneur, les réunions bimestrielles avec l'équipe des médecins chrétiens de la Province, doivent permettre, en toute humilité, malgré les doutes, d'avancer et d'exprimer l'amour du Seigneur pour chacun et chacune, même si, ce faisant, on peut sembler « hors du monde » ; mais le témoignage sera et l'Esprit Saint fera le reste. ■

Mathieu Acien

diacre du diocèse de Pamiers

Une nouvelle perception du rapport Église-monde

Vatican II a constitué un tournant dans la façon d'envisager les rapports de l'Église et du monde. La constitution pastorale *Gaudium et spes* sur « L'Église dans le monde de ce temps » le manifeste avec le plus d'évidence.

Une grande nouveauté, la grande mutation que l'on peut observer dans ce texte est celle du changement des critères chrétiens d'intervention dans le monde, et du rôle ou de la place de l'Église dans le monde. On passe d'une Église qui enseigne la juste doctrine, doctrine fondée sur l'immuable nature des choses et sur l'autorité de la Révélation, c'est-à-dire d'une Église qui est au fondement de la loi morale, à une Église qui se situe dans le monde, qui « fait route avec toute l'humanité et partage le sort terrestre du monde. » (*Gaudium et spes* – GS –, 40.2); une Église qui est au sein d'un monde non plus déterminé et naturellement stable, mais historique; une Église dont la visée de l'action est eschatologique.

Un monde non plus stable mais d'abord historique

Lorsqu'ils constatent l'accélération du mouvement de l'histoire, ou des changements qui surviennent en tous domaines, les pères conciliaires concluent: « *Bref, le genre humain passe d'une notion plutôt statique de l'ordre des choses à une conception plus dynamique et évolutive: de là naît, immense, une problématique nouvelle qui provoque à de nouvelles analyses et à de nouvelles synthèses* » (GS 5.3). Les signes des temps et leur interprétation prennent, du fait de cette problématique nouvelle, une grande importance. Il est devenu absolument nécessaire, dans ce monde historique et changeant,

de savoir décrypter ce qui survient (cf. GS 4.1, 11.1 et 44.2). Il s'agit, par ces signes, de discerner la « présence » ou le « dessein de Dieu » (GS 11), à la lumière de l'Évangile (GS 4), à la lumière de la foi (GS 11) ou encore à la lumière de la Parole divine (GS 44), conduit par – ou avec l'aide de – l'Esprit. Non plus donc en décryptant les lois de la nature humaine, mais éclairé d'abord par l'Évangile.

Un monde dans sa consistance propre, voire sans Dieu

Tout ceci invite d'abord et avant tout à considérer le monde dans sa consistance propre. Ce monde est un « monde créé, fondé et porté par l'amour de son Créateur » et cette grandeur de la création est reliée à une « perspective christologique (GS 2 et 10) selon laquelle le Christ libère ce monde et le conduit à son accomplissement, sans se substituer à la réponse de l'homme »¹. Mais il demeure – et nous le savons plus que jamais aujourd'hui – que ce monde où nous avons à servir et pour lequel nous servons vit sa consistance propre très largement sans Dieu. Ce monde est désormais, et de toute façon, un monde sans Dieu au sens d'un monde qui se passe de Dieu. Et la question vitale pour tout baptisé et – singulièrement – pour nous diacres, devient celle-ci: Comment vivre, dans le monde, devant Dieu et avec Dieu, sans Dieu? C'était déjà la question du pasteur Dietrich Bonhoeffer, lancée de façon radicale du fond de sa prison avant que les nazis

ne l'exécutent en 1945: « *Comment le Christ peut-il devenir aussi le Seigneur des non-religieux ?* » (lettre du 30 avril 1944)².

Et pourtant un monde que Dieu aime et où il est à l'œuvre

Tel est sans doute le premier legs principal, dans la mouvance de Vatican II, s'il s'agit de penser un service dans le monde et pour le monde en comprenant bien que l'on n'est « pas du monde », au sens d'un monde sans Dieu, sans pour autant pouvoir se situer « hors du monde ». Le pourrions-nous d'ailleurs que nous ne le devrions pas, sauf à penser que la question du devenir de la seigneurie du Christ sur les « non-religieux », pour reprendre les termes de Bonhoeffer, ne nous concerne pas. Car ce monde, même lorsqu'il apparaît comme un monde sans Dieu, est un monde que Dieu aime et où il est à l'œuvre. C'est, en régime chrétien, un monde où « l'avenir du Christ » se joue, pour reprendre une belle expression de Joseph Moingt. Celui-ci nous rappelle ainsi notre devoir en la matière face à la grande tentation qui peut toujours nous guetter : « *Chaque génération de chrétiens participe à la naissance de la foi et décide de son destin. La tentation de l'Enthousiasme nous guette toujours, celle de se séparer du monde et de l'histoire [allusion aux communautés judéo-chrétiennes qui se concevaient comme le reste saint du peuple messianique], soit en se complaisant dans notre essence de sainteté [allusion aux communautés hellénistiques, imprégnées de l'esprit des mystères païens]. Ce n'est pas ainsi que nous témoignerons ni que le Christ est venu – car il est venu pour tous – ni qu'il doit venir – car il reviendra dans l'histoire.* »³

Une posture ecclésiale empreinte d'humilité et qui conduit chacun à s'interroger sur sa propre responsabilité

Dans cette perspective, la posture ecclésiale que nous héritons de Vatican II est toute empreinte d'humilité. L'Église n'a pas de réponse immédiate. L'Église

cherche; ce n'est plus elle qui enseigne d'abord; c'est l'Évangile, le Christ lui-même qui seuls peuvent éclairer nos chemins d'humanité (cf. GS 41). Humilité de l'Église qui reconnaît qu'elle reçoit du monde; qui reconnaît que le monde peut lui apporter une aide précieuse dans sa recherche et dans son discernement des signes des temps (cf. GS 44.1 et 44.2). C'est à chacun, au final, de décider. L'enjeu est celui d'une cohérence à rechercher entre le mystère pascal et son annonce du Royaume et l'agir de l'homme. C'est bien ceci qui doit nous interroger, individuellement et collectivement, pour être serviteurs dans le monde et pour le monde, mais pas du monde. Posture qui nous rend certes vulnérables, mais seule envisageable aujourd'hui. Vatican II nous apprend ainsi que, pour rendre témoignage à l'espérance qui l'anime, l'Église doit consentir au « rôle inconfortable de "case vide", qui favorise le jeu social mais ne le maîtrise pas »⁴. Telle est cette Église qui, dans le monde et pour le monde, mais pas du monde, n'est « pas propriétaire de l'espérance qui la fait vivre » et qui est « sommée de reconnaître ailleurs qu'en son propre sein » la « trace d'une espérance ». Et c'est bien « dans cette conjonction mystérieuse » que « l'Église peut discerner l'espérance théologale, et la proposer comme promesse de liens réconciliés entre les hommes ». ▀

Christian Pian

Diacre et enseignant en théologie morale à l'Institut catholique de Paris

1 E. Gaziaux, *Gaudium et spes et la théologie morale fondamentale aujourd'hui: quelles suggestions?*, dans *Vatican II et la théologie. Perspective pour le XXI^e siècle*, sous la dir. de Ph. Bordeyne et L. Villemin, Paris, Cerf, 2006, p. 208.

2 Lettre reproduite dans A. Corbic, *Dietrich Bonhoeffer. Résistant et prophète d'un christianisme non religieux*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 119.

3 Joseph Moingt, « L'avenir du Christ », dans *Jésus, le Christ et les chrétiens*, sous la dir. de J. Doré, Desclée, Paris, 1980, p. 93.

4 Ph. Bordeyne, *L'homme et son angoisse. La théologie morale de Gaudium et spes*, Paris, Cerf, 2004, p. 279 (pour cette citation et les suivantes).

Le monde dans la prière de Jésus

N'y a-t-il pas un malentendu entre l'Église et le monde? une communication et une compréhension impossibles ou sans cesse mises à mal par les événements de l'histoire? N'y a-t-il pas un malentendu entre l'Évangile et le monde? entre ce que disent les textes et les réalités auxquelles s'affronte l'humanité?

De telles questions peuvent venir à l'arrière-plan d'une lecture des textes de l'Évangile de Saint Jean, un Évangile que l'on accuse souvent d'aimer le dualisme: lumière / ténèbres; mensonge / vérité... et de situer le croyant dans une vigoureuse opposition à des forces hostiles.

Une question dans l'Évangile de saint Jean

Une des clefs de l'interprétation de cet Évangile tourne autour du mot « monde » employé d'une manière très abondante (plus de 70 fois) et souvent différente des Évangiles synoptiques. D'une certaine façon ce mot n'a pas son contraire comme « lumière » et « ténèbres ». En revanche, le mot apparaît souvent lié à des prépositions qui le déterminent: on peut être du monde ou dans le monde, parler au monde ou pour le monde. La question ne semble pas être d'abord celle du monde en tant que tel mais celle du rapport au monde qui peut s'instaurer dans la foi au Christ. L'Évangile met en quelque sorte Jésus en demeure de répondre à cette question. S'il vient de Dieu, quelle est sa relation avec le monde mais s'il est dans le monde quelle peut être sa relation à Dieu?

Le débat commence avec le prologue de l'Évangile qui découvre celui « par qui tout fut » (Jn 1,3; 10) en même temps que celui qui « a habité parmi nous » (Jn 1, 14) et qui nous révèle aussi une contradiction profonde: « il était dans le monde et le monde fut par lui et le monde ne l'a pas reconnu » (Jn 1, 10).

On pourrait dire que le débat s'achève dans la dernière prière de Jésus avant de « passer de ce monde à son Père » au chapitre 17. La Passion commence ensuite et Jésus ne parle plus que par son corps livré, abandonné sur la croix et relevé, ressuscité par l'Esprit de Dieu. La prière que Jésus prononce alors « les yeux levés vers le Père » est comme son ultime parole, son testament définitif. Il s'adresse à ceux qui vont hériter de son message, à ceux qu'il a formés à sa mission, à ses disciples:

« Je ne te demande pas de les ôter du monde mais de les garder du mauvais.

Ils ne sont pas du monde comme moi je ne suis pas du monde

Consacre-les par ta vérité: ta parole est vérité.

Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les envoie dans le monde.

Et pour eux je me consacre moi-même afin qu'ils soient aussi consacrés par ta vérité. »

Jn 17, 15-19 (traduction TOB)

Quel est donc ce « monde » dont il ne faut pas être tout en y étant? Quelle est aussi cette vérité qui peut « consacrer » le disciple du Christ?

Quel monde?

Le monde, c'est comme l'indique le mot grec adopté par le français, le cosmos. Pour un grec, le cosmos est le cadre organisé de l'existence humaine dans ses éléments les plus essentiels (les quatre éléments par

exemple: terre, air, feu et eau) comme dans ses raffinements les plus subtils. Nous ne connaissons pas tous les secrets de cet ensemble mais la raison humaine postule qu'il ne peut s'agir que d'un ensemble organisé dont nous pouvons peu à peu faire apparaître les lois d'organisation et d'évolution.

L'homme vit forcément quelque part dans ce cadre mais le cadre dans lequel il vit ne dit ni son origine ni sa mission.

Pour un hébreu, ce monde est remis à l'homme à la création pour l'habiter et le « cultiver ». L'homme est donc habitant du monde et la tournure du monde dépend profondément de la tournure de l'humanité. Des forces distinctes voire antagonistes peuvent donc venir l'habiter et prétendre y régner. Jésus a parlé avec ses disciples du « prince de ce monde » (Jn 14,30) qui vient au moment où il commence à parler de son départ et qui peut fragiliser la fidélité à sa parole.

Dans la prière de Jésus, le monde est l'espace où peut venir le « mauvais » comme l'ivraie dans le champ (Mt 13,24-30). Ce n'est pas le monde, bon ou mauvais, qui détermine l'homme qui y vit. C'est pourquoi « être dans le monde » ne peut équivaloir à « être du monde ».

« Ôter les disciples du monde » serait demander à Dieu de contredire son acte créateur en retirant aux hommes l'espace qu'il leur a confié pour y vivre. Mais ce n'est pas les y remettre passivement entre les mains d'un autre (« le mauvais »).

Jésus va même demander au Père qu'ils y soient envoyés comme lui-même y a été envoyé et c'est cette mission qui seule peut donner sens à leur existence. Rester dans le monde pourrait être pour les hommes une fatalité; accepter d'être envoyé dans ce monde où ils vivent devient un signe de liberté et les associe à la mission du Fils envoyé par le Père.

Pour la sainteté de Dieu et des disciples dans le monde

Jésus ne demande donc pas seulement que ses disciples puissent avoir une présence et une action au cœur du monde dans la dynamique de son incarnation. Il demande aussi qu'ils puissent y être « consacrés par la vérité », ce qui signifie plus littéralement « sanctifiés » par le don de Celui qui

se fait reconnaître comme le « Témoin fidèle et véritable » Ap 3,14. Dans la présence au monde, il ne s'agit pas seulement d'engagement par lequel il faudrait « se mouiller » ou « se compromettre ». Il s'agit de sainteté.

Si Dieu est le seul Saint qui appelle toute l'humanité à partager cette unité profonde de tout son être, unique et indissociable, il n'y a de Révélation de la sainteté de Dieu que par ceux qui sont envoyés « dans le monde ».

Si Dieu est le seul Saint qui déploie toute sa liberté à créer et à s'associer l'homme et la femme responsables devant lui du commandement de l'amour de Dieu et du prochain, être envoyé « dans le monde » revient à y exercer pleinement sa liberté et sa responsabilité.

Ce n'est pas au monde qu'il nous est demandé de faire confiance mais à celui que Dieu veut y « sanctifier » par l'engagement de son propre Fils. Jésus l'a déjà dit de ses disciples au début de cette prière testamentaire: « *Je prie pour eux; je ne prie pas pour le monde mais pour ceux que tu m'as donnés* » Jn 17, 9

Il montre ainsi que sa confiance va à ses disciples pour tout ce qu'ils peuvent vivre dans le monde. Paradoxalement, ce n'est que dans le monde que cette sainteté pourra se manifester et être reconnue en ceux qui accepteront que leur vie soit « sanctifiée ».

Oui, Dieu n'est pas le contraire ou l'adversaire du monde. Mais ce n'est pas le monde qui peut faire sa « gloire », c'est-à-dire le révéler tel qu'il est, c'est la mission de son Fils et de tous ceux qu'il appelle. À l'Évangile et aux Actes des Apôtres de témoigner de cet appel radical et absolu qui détermine l'existence des croyants et les invite à faire apparaître le visage de l'Église. Elle ne peut ni s'identifier au monde puisqu'elle est née du Christ qui la « sanctifie » ni le rejeter et l'ignorer puisqu'elle y est « envoyée » à l'image du Christ, le « saint de Dieu ». ▀

Xavier Durand

Prêtre, vicaire épiscopal, diocèse de Limoges